

Le canaux de Hans

La péniche coulait lentement le long des canaux éclairés du Dam. Enveloppé dans son blouson en cuir, Hans la conduisait avec aisance comme il l'avait toujours fait. Le vacarme du moteur tonnait sur les petites maisons penchées, les frappant de coups nets et assourdissants. Une fumée grisâtre recouvrait les sillages éphémères du gouvernail se dissipant lentement dans l'air alors que le sifflement sourd d'une sirène annonçait la fermeture de l'écluse.

Sans y penser, il avait approché de la rive en attendant sa réouverture. Cette manœuvre n'avait pas de secret et personne ne l'exécutait comme lui. Les barres dressées, il zigzaguait habilement sur les commandes, puis d'un coup net, il baissait un levier et, comme par enchantement, le bateau glissait vers la rive. *Lui Hollander* (l'Hollandais paresseux), c'était le nom qu'il lui avait donné et à Amsterdam tout le monde le connaissait. Personne n'était capable de manœuvrer dans les canaux comme lui et on racontait qu'une nuit, bercé par la main cajoleuse du whisky, le dos tourné vers la proue, il les avait parcourus en arrière sans jamais mettre en péril la quille.

Différemment des loups de mer, c'était un homme jovial et amusant qui détestait la solitude et le silence. De bonne mine, il exerçait son charme inné qu'il gaspillait avec toute femme qui

resterait à son côté. Il les aimait toutes et il n'en aimait aucune. A des délais réguliers, ponctuellement, il se faisait plaquer et alors on le voyait traîner dans le bars lampant de la bière et se plaignant.

Ceux qui le rencontraient prenaient garde à ne lui révéler quoi que ce soit parce qu'à la vitesse de l'éclair cette rumeur se serait répandue avec la rapidité d'une rivière en crue. Il manquait toujours ses rendez-vous, il tenait rarement sa parole et le bavardage jaillissait de ses lèvres.

Il connaissait les lois de la mer mais il n'était jamais allé au-delà des petit îlots qui marquaient les limites du port. Combien de fois il avait juré qu'il le ferait, qu'il pénétrerait dans la profondeur de la mer, qu'il parcourrait les océans où le soleil éclairait les abysses et les palmiers frôlaient la plage. Il parlait toujours de ce voyage et il annonçait souvent son départ, sauf qu'on l'aurait revu avancer doucement le long de canaux le jour suivant.

Le Amstel¹ était son Eden, ardemment désiré et haï comme toute histoire d'amour authentique. Pourquoi aller loin alors que le fleuve satisfaisait ses désirs ? Ainsi, son existence sans aucun élan se traînait dans le vain espoir que les choses auraient demeurées pareilles. Il aimait la vie mais il en fuyait les difficultés, victime de son même paradoxe, en réalité il était déjà mort depuis longtemps. C'était peut-être pour ça qu'il était tout le temps au milieu des canaux, dépourvus d'écueils et de courantes qui trompent. Eternel indécis, il avait tendance à renvoyer tout ce qu'il pouvait et tant mieux si l'on pouvait écarter un obstacle.

Il gagnait de quoi vivre transportant des marchandises à travers les canaux mais il le faisait le strict nécessaire juste pour survivre et c'était pour ça qu'il n'était jamais devenu riche. Il considérait le travail le pire châtement de l'homme et il l'aurait

¹ Fleuve qui traverse la ville d'Amsterdam.

tout à fait évité si quelqu'un d'autre eusse subvenu à ses besoins.

C'était un rêveur et il s'arrêtait souvent à méditer. Il regardait les mouettes et une veine de mélancolie ridait son visage. Pourquoi n'était-il aussi libre et apaisé qu'eux, gracieux au point de s'envoler et traverser la mer ? Il les aimait tellement ces blanches créatures qu'il les nourrissait tous les matins des restes de la nourriture délicieuse qu'il savait préparer.

Il avait peu d'amis et il ne les chérissait beaucoup mais au besoin il était là pour eux. Il pensait souvent à la vieillesse et une pointe d'inquiétude lui serrait la gorge. Il craignait cette bête cruelle et impitoyable au point qu'il souhaitait une morte subite plutôt que de se voir ridiculisé par des vauriens pleins de morgue et sans histoire.

Rarement il parlait sérieusement et quand un mot d'esprit lui venait aux lèvres, il le répétait constamment, pendant des mois, de sorte que dans quelques jours on serait las de sa compagnie.

Quand l'écluse se rouvrit, Hans ne bougea pas. Inquiet, il pensait à ce sale rapport médical. Il maudissait le monde lançant des imprécations contre le destin et la malchance et il continuait à regarder son bras d'un air incrédule et perplexe. Le diagnostic, c'est vrai, ne lui enlevait pas l'espoir mais il n'arrivait pas à ouvrir cette porte.

«Je le gobe pas» murmurait-il, «avec la chance que j'ai...» L'envie pressante de s'enfuir lui rendait lâches ses pensées et il n'y avait pas moyen de l'éloigner.

D'un regard sombre, il reprit à naviguer quand à la vision du Magere Brug² un enthousiasme inattendu l'envahit. Sacré nom d'un chien ! Ce n'était pas encore fini. Lentement un tas de pensées commença à harceler sa conscience. C'était peut-être un signe, un net coup du destin à sa vie falote et sans élans. Mais

² Le célèbre "point magre".

bien évidemment c'était comme ça et il fallait couper court au passé pour le prouver.

En recouvrant ses forces, il poussa les leviers et accéléra gaiement l'allure. Déjà il commençait à savourer cette nouvelle existence loin des bars et des niaiseries, il la sentait couler en lui-même, peut-être à côté d'une femme et à des gosses, et soudainement des émotions perdues dans le temps remontèrent à la surface du marais de l'indifférence.

D'instinct, il détourna son regard de l'eau et des milliers de voix l'envahirent. C'étaient les gens qui se promenaient le long de la rive et ça lui parut assez bizarre. Comment ça se faisait qu'il ne les avait jamais ouïes ? D'un air étreinté, il repensa à combien de fois il avait pris quelque chose sans rien rendre et un sentiment de culpabilité inconnu lui donna froid jusqu'à la moelle des os.

«Le temps est venu pour que ça change» éclata-t-il résolu et les lumières des canaux, comme des phares, illuminaient son cœur et cette paix demeura avec lui pendant toute la nuit.

Les jours qui suivirent, l'hollandais savoura une nouvelle vie et la rumeur se répandit dans la ville tout de suite. Les gens le regardaient tendrement et, peu à peu, il lui fut évident qu'un changement aussi radical aurait pu tout arranger. D'extraordinaires journées passèrent de cette façon et pendant quelque temps on ne le vit plus traîner dans les bars.

En apprenant qu'il était hors de danger, Hans poussa un soupir de soulagement. Rayonnant de joie, il poussa la péniche jusqu'aux limites du port, s'arrêtant à regarder les mouettes. Il l'avait échappé belle et il n'arrivait pas à y croire. Il fixa les yeux sur son bras, comme sur un ami perdu qui revient de loin à l'improviste. Il ressentit le poids de l'angoisse, la tension insinuée par le doute, le rachat pénible et tourmenté et l'écho de sa vieille exis-

tence commença doucement à gagner de la place dans son esprit.

Lorsque les premiers morceaux arrivèrent à l'eau, les mouettes piquèrent en criillant. Hans le regarda d'une pointe d'envie, comme d'habitude. Ils étaient aussi libres que la mer et il fut envahi d'un nouveau tressaillement d'orgueil. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Au fond, sa vie, c'était son problème à lui et, bien évidemment, il ne faisait du mal à personne.

Accablé par les souvenirs, il prit à observer l'horizon. Loin, les oiseaux de mer suivaient les bateaux de pêche qui, las, rentraient dans la nuit. Hans les suivit jusqu'aux quais et soudainement il aperçut un visage qui lui était familier.

«Maarten!» exclama-t-il au passage de son ami.

«Hans» répondit-il en souriant. «Ça va?»

«Super.»

«Quand est-ce qu'on va pêcher?»

«Chais pas.»

«Demain matin, ça va?»

«Ben, oui, d'accord, à six heures au quai du nord.»

«C'est génial» ajouta son ami en s'éloignant.

«A demain alors.»

«Hans» conclut l'autre à haute voix. «Tu vas pas me poser un autre lapin?»

«Tranquille» répondit-il bien conscient qu'il n'y irait pas.